

L'ESPRIT ET LE PARFUM

par Stéphanie FAURE-FROGER
(Université Catholique de l'Ouest, Ifucome)

Si *Le Labyrinthe du monde* s'édifie en partie autour de figures féminines jamais connues et à jamais absentes comme Berthe, Gabrielle, Marie ou Fernande et dont Marguerite Yourcenar retisse le destin par les mots, les œuvres de fiction semblent privilégier des protagonistes masculins. À Matthieu Galey qui s'en étonne dans les entretiens qu'il mène avec l'écrivain, Yourcenar répond un peu scandalisée que seul le projet littéraire motive le choix du sexe du protagoniste : « Dans *Mémoires d'Hadrien*, il s'agissait de faire passer une dernière vision du monde antique vue par un de ses derniers grands représentants, et que cet être eût l'expérience du pouvoir suprême, celle de la guerre, celle d'immenses voyages, celle du grand commis occupé de réformes économiques et civiles : aucune figure historique de femme n'était dans ces conditions-là » (*YO*, p. 271/289)¹. L'un des fragments des « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » corrobore cette « impossibilité à prendre pour figure centrale un personnage féminin » et l'auteur d'ajouter « La vie des femmes est trop limitée ou trop secrète. Qu'une femme se raconte, et le premier reproche qu'on lui fera est de n'être plus femme » (*MH*, p. 329/526)². Aussi, le statut social d'Hadrien, son sexe, sa préférence sensuelle pour le

¹ Pour *Les Yeux ouverts* nous donnons d'abord la référence dans la pagination de l'édition du Livre de poche, 1986 et la faisons suivre de la référence d'après l'édition du Centurion, 1980.

² Pour *Mémoires d'Hadrien* la première référence correspond à la pagination de l'édition dans la collection "Folio", 1977, la seconde à la collection "Bibliothèque de la Pléiade", 2005.

jeune Antinoüs laissent-ils présager que les femmes occupent une place secondaire dans l'ouvrage.

Ce personnel féminin forme pourtant un « peuple varié » (*MH*, p. 73/333). Mais soit qu'elles participent à la construction de l'éthopée du protagoniste masculin, soit qu'elles emblématisent un monde, elles demeurent des figurantes. La sorcière de Canope et la Sybille de Bretagne « résument le monde de diseurs de bonne aventure et de praticiens en sciences occultes dont s'entourait volontiers Hadrien » (*MH*, p. 351/545), affirme Yourcenar dans la *Note* finale. C'est le monde qu'elles représentent qui importe et non leur psyché. Les femmes du peuple telle « la revendeuse du coin » (*MH*, p. 69/330) interprétant comme un signe le refus du tribun de se couvrir d'une toge sous la pluie, ou la vieille aveugle venue à pied de Pannonie pour saluer l'empereur, incarnent tour à tour la croyance populaire en l'empereur-dieu (*MH*, p. 305/507). Lydé, la femme défunte du poète grec Antimaque que les chants de deuil font revivre est comme la fiancée de Corinthe, dont l'histoire est narrée par Phlégon une nuit de désœuvrement à Antioche (*MH*, p. 236/454 et p. 199/428), une allégorie pour dire la toute-puissance de l'art à ramener les vivants. Ces fantômes n'ont, en définitive, rien de personnages sexués. Des femmes de l'entourage impérial aux absentes, l'ouvrage exhibe, certes, des figures féminines variées mais elles sont une fonction ou un symbole. Deux extraits, cependant, s'intéressent aux femmes et à leur condition. Dans chacun de ces passages, le commentaire analytique se substitue à la narration pour laisser se déployer une méditation sur leur état.

Il n'est pas anodin que l'un de ces extraits dans *Tellus stabilita* succède au long développement sur la condition de l'esclave. La juxtaposition des deux sujets est éloquente. Des esclaves aux femmes, l'empereur évoque une même forme d'asservissement. L'homme d'État qu'est Hadrien pose ici le regard analytique du réformateur : « Les lois devraient le moins possible différer des usages : j'ai accordé à la femme une liberté accrue d'administrer sa fortune, de tester ou d'hériter. J'ai insisté pour qu'aucune fille ne fût mariée sans son consentement [...] » (*MH*, p. 131/376). Si la

tonalité docte et distanciée acquiert parfois, dans ces pages, les accents du *Guide romain antique*, laissant percer l'érudition de son auteur et sa connaissance précise des us et coutumes du deuxième siècle, la phrase, comme souvent dans *Mémoires d'Hadrien*, tend à se débarrasser d'éléments contextualisant pour faire entendre aussi la condition des femmes du milieu du XX^e siècle. Le sens pratique aigu de ces matrones gestionnaires, leur situation légale qui les place sous une tutelle permanente, le fait qu'elles passent de l'autorité de leur père à celle de leur mari résonnent encore pour les lectrices et lecteurs contemporains de l'écrivain.

La même polyphonie travaille l'extrait qui ouvre la cinquième partie de *Varius multiplex multiformis*. Le chapitre entier est consacré à l'évocation des amours du jeune empereur avec des patriciennes romaines. Il est l'occasion d'une réflexion toute proustienne sur la difficulté à saisir l'essence de l'être aimé. Le portrait généralisant que construit le regard du narrateur s'élabore selon une triple opposition. La nudité et la parure, le corps et l'âme, la vérité et le mensonge sont autant de désinences d'une même réalité. L'empereur donne à voir un théâtre des amours dans lequel il joue, un temps, le rôle du protagoniste : « Je finissais par comprendre que l'esprit du jeu exigeait ces perpétuels déguisements, ces excès dans l'aveu et dans le plainte, ce plaisir tantôt feint, tantôt dissimulé, ces rencontres concertées comme des figures de danse. Même dans la querelle, on attendait une réplique prévue d'avance, et la belle explorée se tordait les mains comme en scène » (*MH*, p. 74/334). Ce portrait qui exhibe une féminité faite d'artifice et de facticité n'est pas sans trouver un écho dans le développement sur le « peuple de femmes-objets » que critique Yourcenar dans ses entretiens avec Matthieu Galey (*YO*, p. 267/285). Mais s'il prépare, sans doute, par opposition, l'aventure singulière et exceptionnelle de la relation avec Antinoüs, réduisant ces amours avec des patriciennes à la frivolité et vouant leur expérience à l'oubli, il énonce surtout la quête insatisfaite d'Hadrien. Dans cette quête, se lit le dépassement de toute forme de sexisme : « J'aurais voulu davantage : la créature humaine dépouillée, seule avec elle-même, comme il fallait bien pourtant qu'elle le fût quelquefois, dans la maladie, ou après la mort d'un

premier-né, ou quand une ride apparaissait au miroir. Un homme qui lit, ou qui pense, ou qui calcule, appartient à l'espèce et non au sexe ; dans ses meilleurs moments il échappe même à l'humain » (*MH*, p. 75/334).

Il semble donc que le récit n'ait de cesse de montrer le glissement d'un sexe à l'autre. Visages de femmes et visages d'hommes tendent à se confondre comme dans la vision hallucinée de la sorcière de Bretagne dans *Tellus stabilita* qui voit « un visage jeune et doux » qu'elle prend pour « une figure de femme » (*MH*, p. 153/394). Lucius est sans cesse associé aux adjectifs « délicieux » ou « exquis ». Il est l'être « léger », le « faune dansant » (*MH*, p. 122/369). La même gracilité caractérise le corps souple du jeune grec. A contrario, Sabine, l'épouse non aimée est l'être « dur » par excellence que le style prend soin de faire entendre au détour de ces lignes narrant sa fin : « la maladie avait encore aigri son caractère âcre et morose » (*MH*, p. 278/488). Plotine, quant à elle, a toutes les qualités d'un homme d'État le « front lisse » « d'un juge » (*MH*, p. 96/350), « l'endurance de soldat » (*MH*, p. 97/351), manipulatrice habile : Matidie est « de cire » entre ses mains (*MH*, p. 102/355). Dans ses entretiens, Marguerite Yourcenar ne nie pas qu'il y ait des « vertus spécifiquement “féminines” » et « des vertus dites “masculines” » (*YO*, p. 267/286), mais dans *Mémoires d'Hadrien*, celles-ci semblent n'être pas toujours là où on les attend. En fait, l'objet du désir ou l'objet de respect n'est plus ni féminin ni masculin, il est Beauté ou Esprit. Aussi « le style togé », qui tend à faire de l'expérience de l'empereur une expérience universelle, tend-il aussi à effacer la différence sexuelle. L'homme ou la femme désirée est avant tout *un* corps aimé ou *un* beau visage. La déssexualisation conduit même à la désincarnation. Plotine est de ce point de vue le personnage féminin le plus significatif. Personnage clé dans l'ascension du jeune tribun, auxiliaire politique, responsable en partie de l'accession au trône, elle est surtout la sœur d'élection, « sa parèdre féminine » (*YO*, p. 271/289). Sa déshumanisation culmine à sa mort où elle devient « esprit pur » confondue à jamais avec la cité de Rome.

En définitive, ce que Marguerite Yourcenar cherche par le truchement de ses personnages, qu'ils soient hommes ou femmes, rejoint ce que permet de révéler le mythe : les grands aspects de l'être humain. Aussi, laissons Hadrien formuler, dans cette phrase si poétique la quête même de son créateur : « l'esprit, ou l'âme, que je cherchais, n'était encore qu'un parfum » (*MH*, p. 75/334).